

Je vous assure que c'est bien vous

Gérard Leblanc, professeur à l'École nationale supérieure Louis Lumière

Je me garderai bien de psychanalyser les médias : je ne suis pas psychanalyste. Je constate néanmoins – et cela justifie que la question soit posée... à des psychanalystes – que l'intérêt croissant des médias, et plus particulièrement de la télévision, pour la psychanalyse est lié à l'intérêt croissant qu'ils affichent pour la subjectivité de l'homme ordinaire. Qu'elle soit utilisée, selon les chaînes et leurs visées, de façon plus ou moins sauvage ou plus ou moins civilisée, qu'elle soit considérée comme une aide à la scénarisation ou comme un facteur d'explication qui nécessite le recours à la parole de spécialistes autorisés, la psychanalyse est reconnue comme une méthode qui permet de poser et résoudre certains problèmes ressortissant à l'ordre de la subjectivité de l'homme ordinaire. Bien entendu, elle n'a pas l'exclusivité des scénarisations et des explications. L'institution télévisuelle garde son indépendance intellectuelle et ne se subordonne à aucune des sciences humaines dont elle utilise, au fil de ses besoins, certains éléments et rudiments. Je m'intéresse ici à l'expression subjective de l'homme ordinaire à la télévision. Autrement dit, je m'interroge sur la conception que l'institution télévisuelle se fait du téléspectateur réel à travers le traitement qu'elle inflige aux personnes qui sont supposées lui ressembler, dans des émissions qui font directement référence à leur vie et à leurs aspirations réelles. Car s'il est un fantasme que l'institution télévisuelle caresse à l'évidence, c'est bien celui d'une rencontre de sa programmation avec le téléspectateur réel. Bien entendu, toutes les chaînes ne sont pas à mettre sur le même plan pour faire avancer ce questionnement et mon analyse portera surtout sur certains aspects de la programmation de TF1 et de M6.

Résumé des épisodes précédents

J'ai, parmi d'autres, tenté d'expliquer, en son temps, le phénomène télévisuel international connu sous le nom de *reality show*¹. Ce phénomène est né d'abord de la volonté affichée par les chaînes concernées² d'interagir avec la vie réelle de ceux auxquels elles s'adressaient dans le double but d'augmenter leur nombre et leur indice de fidélité. Il s'agissait d'établir ou de rétablir une communication défailante, de résoudre des problèmes privés par des méthodes dont l'efficacité était immédiatement vérifiable, de proposer des modèles positifs de comportements susceptibles d'aider les téléspectateurs à s'orienter dans la vie. Les « spectacles de la réalité », dans leur version française, n'étaient pas dénués d'un certain angélisme. Il s'agissait de rendre service en soignant et, surtout, en guérissant les différents dysfonctionnements de la vie quotidienne des Français.

Cette tradition « angélique » se perpétue aujourd'hui dans quantité d'émissions qui prétendent donner la parole à l'homme – ou la femme – ordinaire et scénariser leur vie réelle avec, le plus souvent, leur collaboration active. Et comment cette collaboration ne serait-elle pas assurée ? La plupart de ces émissions sont fondées sur la reconstitution de conflits vécus et (re)joués par les protagonistes qui les ont vécus. Entre ces reconstitutions prennent place des plateaux où les acteurs sont encadrés par un animateur et un psychologue choisi au moins autant pour son sourire Ultra Brite que pour ses compétences scientifiques (voir, par exemple, *Affaires de famille* sur M6). Celui-ci explique et dénoue les conflits avec une calme assurance. Le bon sens est, heureusement, la chose au monde la mieux partagée.

Gérard Leblanc

Je vous assure que c'est bien vous

Un projet ambivalent

Le projet, dans sa mise en œuvre, révélait néanmoins sa profonde ambivalence. Le téléspectateur pouvait certes se reconnaître dans un autre qui était supposé lui ressembler, du moins par certains aspects, mais son implication oscillait entre voyeurisme et compassion. Il assistait au spectacle du malheur des autres pour s'en réjouir ou s'en lamenter. La télévision ne faisait là que reprendre et perpétuer, sous une forme renouvelée, une très ancienne tradition orale où l'on échange des informations, entre voisins, sur les maladies et avaries domestiques d'autres voisins. Rien de plus réconfortant que le spectacle du malheur des autres pour se conforter dans la conviction, qu'après tout, « on n'est pas si malheureux que ça ». Il en va de même, dans les journaux télévisés, pour le spectacle des malheurs du monde.

Côté américain, l'argument ou l'alibi du service rendu ne fonctionnait guère et le passage à la « télé réalité » (qualifiée par certains journalistes de « télé-cruauté ») n'a fait qu'accentuer une tendance déjà active dans les « spectacles de la réalité ». Loin de prétendre résoudre un problème ou de résorber un état de crise, il s'agissait tout au contraire de rendre ce problème insoluble et d'aviver cet état de crise. Un couple se déchirait-il devant les caméras (il avait été choisi pour cela), l'émission devait se donner les moyens de faire en sorte qu'il se déchire davantage encore au terme de l'émission. Il n'était plus question de sauver « L'amour en danger », comme le titrait naguère une émission de TF1. Il est certes encore possible de trouver des émissions qui prétendent rendre service aux candidats sélectionnés. J'en citerai un exemple caractéristique : *Extreme Makeover*, diffusée sur ABC. Des candidats jugés très laids, et qui se considèrent comme tels, se voient offrir des opérations de chirurgie esthétique. Le téléspectateur peut ainsi assister à leurs transformations physiques et, on l'espère, s'en réjouir avec eux.

Une relation sadomasochiste

Bien des émissions de « télé réalité » à l'américaine misent ainsi sur un renversement de dominance dans la relation sadomasochiste qui unit le téléspectateur à ce type d'émissions. Au lieu de solliciter son masochisme

– compassionnel ou non –, on sollicite ouvertement son sadisme et cela au détriment de candidats transformés en sujets de dérision. Ces émissions semblent reprendre à leur compte des règles de jeu bien connues et maintes fois éprouvées au cours de l'histoire de la radio et de la télévision. Par exemple, vous rêvez de devenir une star de la chanson, participez donc à notre émission, nous allons sélectionner le meilleur d'entre vous. En réalité, la règle du jeu est inversée, à l'insu des candidats (mais au su du téléspectateur) : ce n'est pas celui qui chante le plus juste qui sera élu comme le meilleur chanteur, c'est celui qui chante le plus faux. On devine la cascade d'effets « comiques » qui peut en résulter.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que les grandes chaînes américaines s'assurent la collaboration de psychologues pour sélectionner les candidats et cela dans un but bien précis : qu'ils survivent à l'émission sans être tentés de se suicider ou, du moins, sans passer à l'acte.

Il n'est nullement dans mes intentions d'opposer une « bonne » télé réalité à la française à une « mauvaise » télé réalité à l'américaine. Dans tous les cas de figure, la relation sadomasochiste est en jeu. Dans tous les cas de figure, l'institution télévisuelle se positionne dans la posture du sadique. Quand TF1, dans une émission récente, dérisoirement intitulée *Le droit de savoir* (le 16 septembre 2004) nous fait assister – et réassister – au désespoir d'une mère à laquelle la police annonce – en direct ! – l'assassinat de sa fille, l'institution télévisuelle – TF1 en l'occurrence – exerce son sadisme à l'égard du téléspectateur et attend de lui des réactions masochistes (et peu importe, comme cela semble être le cas, que la mère ait consenti à se laisser filmer dans cette situation). Dans les émissions à l'américaine que j'ai évoquées, l'institution télévisuelle exerce toujours son sadisme, mais entend le partager avec celui des téléspectateurs au détriment des personnes télévisualisées.

La dimension sadomasochiste est constitutive de toutes les émissions de « télé réalité », y compris celles qui, telle *Loft Story* (M6), semblent placées sous le régime exclusif du voyeurisme. Grâce à la présence de multiples caméras disposées dans les espaces clos où les candidats au loft se trouvent confinés, le téléspectateur est supposé ne pouvoir

Je vous assure que c'est bien vous

Gérard Leblanc

rien ignorer de leur vie. Aucune trace, ici, de la visée qui pr siede à l'installation des caméras de surveillance :  pier des faits et gestes suspects au regard des normes de l'institution qui les a fait installer.  pier oui, mais épier la formation des couples, les rapports de séduction et d'influence, les petites culottes et les corps musclés, les affrontements et les crises de nerfs. Attendre qu'il se passe quelque chose dans le déni d'une scénarisation que l'on sait ou pressent pourtant des plus active. S'identifier à tel ou tel couple et désire l'élimination de celui ou de celle qui n'est pas à la hauteur des autres. Jouir de son désespoir ou de son effondrement. Exercer son droit de vie et de mort sur des personnes réelles.

Peut-on partager avec le téléspectateur autre chose que de la souffrance – que l'on prenne plaisir à l'éprouver ou à la faire éprouver ? Ce n'est pas les émissions où les candidats sont placés dans des conditions de survie qui nous fourniront des contre-exemples (voir, par exemple, *Koh Lanta*, TF1). Partout, des épreuves physiques et mentales à surmonter avec, à la clé, encore et toujours, la menace d'une élimination. Il n'est pas jusqu'à des émissions de variétés aussi artificiellement gaies que *Star Academy* (TF1) qui ne vise à nous faire partager le désarroi d'un candidat qui ne parvient pas à placer correctement sa voix sur des notes. Dans toutes les émissions qui se présentent comme des jeux, c'est l'esprit de compétition qui l'emporte sur toute autre valeur. On joue pour gagner – de la reconnaissance et de l'argent. On joue sans mettre autre chose en jeu que sa capacité – ou son incapacité –   s'aligner sur le modèle psychologique et social du gagnant. Le jeu se joue au bénéfice exclusif du Grand Autre auquel le téléspectateur réel est invité à s'identifier.

Le fantasme d'une rencontre

  l'issue de l'analyse d'un nombre significatif de « spectacles de la réalité » à la française, je concluais qu'il s'agissait, dans cette forme de télévision, de faire descendre le *happy ending* du ciel cinématographique à la terre télévisuelle. Mais dans cette tentative de dépassement par déplacement du cinéma d'évasion, c'était la recherche d'une « fin heureuse » qui déterminait le choix des personnes-personnages, des situations ainsi que des modalités de

leur traitement. Tout ce qui, dans la réalité, pouvait faire obstacle à cette finalité était purement et simplement évacué. La réalité devait donc se plier à des schémas pré-constitués. Je suggérais enfin que les « spectacles de la réalité » renforçaient le désir, faute de l'avoir satisfait, d'une ouverture de la télévision sur un réel qui ne serait pas joué d'avance.

  quel type de « spectacle » assistait-on dans les faits ? Au fantasme d'une rencontre avec le téléspectateur réel. Ce fantasme n'a fait que s'amplifier depuis le début des années 1990. Mais pour rencontrer l'autre ne faut-il pas d'abord le reconnaître comme non identique à soi ? Or, l'autre n'était envisagé que comme reflet spéculaire de l'institution télévisuelle au point que, dans une émission supposée s'ordonner autour des goûts d'un téléspectateur réel et singulier³, cette émission ne faisait qu'exprimer, à sa plus grande surprise, le goût dudit téléspectateur pour la programmation de la chaîne – TF1 en l'occurrence.

Si le téléspectateur réel doit correspondre à un modèle normatif préexistant, à un profil préalablement défini, comment s'étonner alors que sa vie, présentée ou représentée, soit régie par des stéréotypes et des clichés ? Il n'existe t l visuellement que parce qu'il est, justement, un stéréotype et un cliché *vivant*. Peu importe à cet égard qu'il soit téléspectateur ou simple téléspectateur. Le travail de la télévision consiste essentiellement à reconduire stéréotypes et clichés sans les transformer.

La télévision exploite aujourd'hui largement le thème de l'évasion identitaire. On propose aux candidats de changer de peau, de sexe ou de métier et de se placer dans des situations, présentes ou passées, qu'ils n'auraient jamais vécues sans la télévision. Mais il s'agit de jeux de r les sans aucune portée transformatrice. L'évasion identitaire n'équivaut aucunement à la recherche identitaire où l'on se découvre autre que celui que l'on croyait être. Dans l'évasion identitaire, on passe seulement d'un cliché à un autre.

En lieu et place du téléspectateur réel, cette forme de télévision ne rencontre jamais qu'elle-même à travers les modèles qu'elle cherche à lui imposer. Rien d'imprévisible ne peut se produire puisque tout ce qui est susceptible d'arriver est déjà programmé. La complexité individuelle et

Gérard Leblanc

Je vous assure que c'est bien vous

sociale que recèle tout téléspectateur est réduite aux caractéristiques, fondées sur une psychosociologie mâtinée de marketing, qui correspondent aux intérêts de la chaîne (avant tout, faire consommer marchandises et services dans la paix sociale).

À partir du moment où des candidats prélevés dans le vivier des téléspectateurs réels sont déclarés « télévisualisables », ils se soumettent à l'institution télévisuelle qui propose au téléspectateur réel d'adopter telle ou telle attitude à leur égard. L'institution télévisuelle, par la médiation de ses équipes de réalisation, construit un regard extérieur à ce qu'elle montre. Ces personnes deviennent des personnages qui agissent en dehors de moi. J'observe, je suis ému, je me passionne pour les aventures de ces personnages et je fais semblant de ne pas savoir ce qui va leur arriver, bien que la plupart des scénarios soient parfaitement prévisibles. Cela ne vous rappelle rien ? Si, bien sûr. Je vis encore une fois par procuration, comme me le proposent d'innombrables fictions.

Or la mise en jeu du téléspectateur réel exige une réciprocité fondée sur des interactions qui sont tout autre chose que les pauvres dispositifs interactifs adoptés par cette forme de télévision. Bien qu'il soit absurde de soulever cette question, on ne propose jamais aux personnes filmées de procéder à l'élimination de certains téléspectateurs alors que la réciproque existe. Là, en effet, n'est pas la question. Cette question n'est que l'indice de la séparation instituée entre le spectateur réel et son « double télévisualisé ». La question est plutôt celle relative à la création de dispositifs qui permettent un partage

d'expériences sur un pied d'égalité. Pour y parvenir, il est nécessaire de changer la relation entre les personnes qui filment et celles qui sont filmées. L'implication des « filmeurs » dans les situations qu'ils filment, les interactions qui en résultent avec les personnes filmées, induisent un autre positionnement « téléspectatorial ». Il n'est plus possible d'assister à l'émission sans s'y impliquer personnellement. Le téléspectateur fait alors appel à son propre vécu pour le confronter à celui des autres.

D'autres conditions sont néanmoins nécessaires pour que la transformation de la relation filmeur/filmé ouvre sur un réel qui ne soit pas joué d'avance.

Il faut que les personnes filmées soient choisies pour leur part d'inconnu et non pour leur conformité à un déjà connu parfaitement balisé et maîtrisable.

Il faut que les situations choisies ne soient pas fondées sur le désir d'évasion – de soi et de la réalité que l'on vit.

Il faut que les situations filmées évoluent en fonction des interactions entre les personnes filmées et non en fonction de scénarios préexistants qui assigneraient une place et une trajectoire à chacun.

Mais de quelle télévision suis-je donc en train de rêver ?

Notes

1 Lire « Scénarios de la vie ordinaire et imaginer vrai », dans le tome 1 de mes *Scénarios du réel*, Paris : L'Harmattan, 1997.

2 En 1992, les chaînes concernées sont TF1, Antenne 2 et, dans une moindre mesure, M6 et FR3.

3 « Être ou ne pas être à la télévision », *Scénarios du réel*, tome 1, ibid.

